

La promesse d'une forêt

Nous avons tous dans le cœur une forêt de notre enfance. La peur et l'excitation, physiques l'une et l'autre, qu'elle implanta en nous ne disparaissent jamais de notre mémoire blanchie sous le harnais. Certains n'ont connu ni les plages, les embruns salés et les cris de la foule, ni les montagnes chauves et blessées, ni les grandes villes en fièvre, leurs hôtels et leurs musées, ni la parole parcimonieuse des paysans de la plaine dorée. Certains ont connu le monde dans ses recoins, les paysages célèbres qui ne laissent qu'une trace diffuse se confondant avec le trait d'un peintre ou l'adjectif d'un auteur, les cités antiques du désert, les vestiges qui enflamment l'imagination. Tous se souviennent pourtant d'une forêt. Était-elle lointaine ou voisine, primaire ou domestiquée, épaisse, sombre, ou souriante, méridionale ou septentrionale, humide ou craquante, peuplée de feuillus ou de résineux, de légendes ou de détritux, était-elle traversée par un ruisseau ? Était-ce un petit bois, près du village, qui nous paraissait immense et hanté ? Était-ce le bois sacré, aux portes de Rome, qui cachait Égérie et Numa ? Était-ce un parc minuscule, cerné par les routes et les immeubles, avec sa mare mal entretenue et son parterre de feuilles en automne, qui nous ouvrait déjà la possibilité d'une autre vie, d'un ailleurs splendide ? Mieux vaut ne jamais y retourner, l'âge nous a appris la déception, et conserver notre première forêt comme la promesse de l'errance. C'est ainsi que Stevenson entre en littérature, par son périple avec une ânesse dans les Cévennes. « *Et baisser les yeux au niveau de ces masses abondantes de feuillages ou voir un clan de ces bouquets d'antiques châtaigniers indomptables, pareils à des éléphants attroupés sur l'éperon d'une montagne, c'est s'élever aux plus sublimes méditations sur les puissances cachées de la nature* ». L'enfant ne conceptualise pas son expérience sensorielle et intime de la forêt, acceptons de le suivre dans ces méandres.

Ma rencontre avec Min Jung-Yeon a lieu dans un décor bien urbain, une ruelle cannoise où nous déjeunons à l'approche de l'été, entre les façades ocre à l'italienne, au son caractéristique des climatisations qui recrachent dans la ville un air chaud et vicié. En quelques instants, nous changeons de continent. Petite fille, Min Jung-Yeon vivait dans la campagne coréenne. Son père, Min Moug-Chul, dirigeait un orphelinat. Elle l'accompagnait dans ses flâneries à la recherche de pierres pour sa collection. Min Moug-Chul perpétue en effet cette tradition apparue au XIV^{ème} siècle dans les milieux aristocratiques et lettrés coréens. Il s'agit de trouver des pierres aux formes inspirantes et variées, mystérieuses ou symboliques, et de les présenter avec élégance grâce à un socle conçu sur mesure, épousant les aspérités de la pierre, souvent de bois, parfois recouvert d'une couche de sable, qui souligne leur allure et enclenche la méditation. La pièce devient ainsi un jardin en miniature, lui-même parabole du monde, et prend place au sein d'une bibliothèque, ou sur un bureau. La nature, et mieux encore la perception que s'en forge le collectionneur, pénètre à l'intérieur de la maison pour insuffler pensées poétiques et philosophiques. J'ai sous les yeux les photographies des pierres de la collection de Min Moug-Chul : ce sont de véritables œuvres d'art. Une montagne qui tient dans la paume de la main. Min Jung-Yeon vécut donc sa jeunesse aux côtés des orphelins, mais elle n'était pas l'une des leurs. Elle avait peu d'amis, elle était à part, elle passait beaucoup de temps dans la forêt. La forêt est le refuge des solitaires, mais c'est un refuge dangereux car les loups de toute espèce y cachent leur tanière. Une vilaine rencontre y attendait Min Jung-Yeon, *un mauvais souvenir personnel* comme elle dit à voix douce. Elle n'est plus jamais retournée dans la forêt de son enfance. Le temps passe et fauche à l'aveuglette, ce que nous aimons malheureusement, mais aussi ce que nous redoutons. Min Jung-Yeon est partie à l'Université Hongik de Séoul, puis aux Beaux-Arts de Paris, en 2005, où elle fut l'élève de Jean-Michel Alberola, « peintre masqué » dont l'aphorisme « la sortie est à l'intérieur » a marqué nombre d'étudiants. Elle a connu le succès des expositions, elle a adopté notre pays, pourtant elle aimerait aujourd'hui se réconcilier avec la forêt de son enfance. C'est ainsi qu'est née l'idée de l'installation *Tissage*.

La torpeur méridionale est bien éloignée des montagnes coréennes et même de la rotonde du musée Guimet. La rue cannoise est si bruyante, mon esprit ne parvient à quitter les pierres du père et les fossiles de la fille, comme s'ils étaient de ma propre expérience. C'est par le dessin que je suis entré dans le travail de Min Jung-Yeon et que j'ai compris son caractère obsessionnel, l'adjectif n'est pas trop fort. Elle y brode minutieusement, à l'encre de Chine et à l'aquarelle, des contrastes troublants entre éléments bien définis, que nous qualifierions par simplicité de « figuratifs », et des zones indéfinies, « abstraites » donc, qui se déploient comme des nuages ou des taches liquides se répandant par capillarité. D'un côté la précision de trait d'un moine capucin, au

pinceau très fin, quand il s'agit d'une architecture en ruine, d'un pavement à l'abandon ou de la silhouette d'un cyprès, ce *mort silencieux*, de l'autre cette vapeur, cette buée, cette volute de fumée, et le souvenir en mon cœur des ornements de calcite qui font la gloire de la grotte rose de Dargilan, caressée par la Jonte. Min Jung-Yeon est fascinée par la dualité, l'équilibre si aléatoire des contraires, la conscience et l'inconscience, la construction et la destruction, ce qui peut être contrôlé et ce qui ne pourra jamais l'être. Autrefois étouffées par le dessin ou la matière, ses œuvres conservent désormais bien plus d'espaces vierges, comme s'il fallait ajouter un nouvel échelon de coexistence entre la forme et le vide. Le dessin prouve encore à cette occasion, pensons à Matisse, qu'il est un médium qui permet d'exprimer les concepts les plus subtils par sa délicatesse ombrageuse et sa propension à l'ineffable. Je ne suis pas un adepte des réflexions psychologiques, politiques ou sociologiques qui intiment aux lecteurs de comprendre une œuvre par leur seul biais. La peinture, comme d'ailleurs la littérature, obéit aux lois de la singularité, non aux théories. Pourrais-je pourtant parler de « dualité » et de « coexistence » sans évoquer la pernicieuse réalité d'un pays, la Corée, scindé en deux depuis plus de soixante ans ?

Il est bien imprudent de décrire une installation qui n'existe encore que sur le papier. Les meilleures œuvres d'art savent dépasser par elles-mêmes, comme si elles avaient leur existence propre et indépendante, les intentions de leur auteur et les mots qui les ont conçues. *Tissage* procède de l'idée de réconciliation, la forêt étant l'arbre qui cache la forêt de symboles chère à Baudelaire. Pour Min Jung-Yeon, la notion de tissage consiste à assembler des matériaux différents les uns des autres, sans les mélanger, en conservant intacte la nature de chacun, pour créer in fine quelque chose de nouveau, une chimère qui possède une morphologie inédite. Tandis que j'écris ces lignes me parviennent les premières images des panneaux sur lesquels Min Jung-Yeon est en train de dessiner. Les troncs de bouleaux épurés émergent de vagues ondulantes composées de plumes, un manteau qui inspire et expire au rythme du ressac. Les plumes d'oiseaux parlent de migrations bien sûr, mais aussi de mémoire. Le fleuve qui coule, comme une chronologie, est une image trompeuse. Mieux vaut penser en termes de strates, les souvenirs qui s'accumulent, pièce après pièce. Une installation de dessins en décor de cinéma, trompe-l'œil labyrinthique, des murs recouverts de miroirs, Min Jung-Yeon cherche aussi la complicité du spectateur en faisant résonner les deuxième et troisième dimensions de ses œuvres. Il n'y a pas de vision d'ensemble imposée, les coïncidences du regard sont seules directrices. La forêt de bouleaux et de plumes tiendra-t-elle ses promesses obscures ?

En ce dimanche de juillet, la lumière tombe lentement sur ma tendre bibliothèque. Dans le jardin, la chaleur est encore étouffante malgré les efforts des pins pour nous protéger. Dans quelques heures, il me faudra quitter ma demeure aimée pour retourner sur la Côte d'Azur. Entre deux catalogues et une mâchoire de raie guitare à nez rond, j'ai posé un fossile de trilobite que m'a offert Min Jung-Yeon. Elle me l'a envoyé par courrier, emballé dans un joli tissu provençal. A mon habitude, je l'ai remerciée maladroitement malgré le plaisir que j'éprouvais. Dans cette rue de Cannes, tandis que nos cafés se faisaient attendre, nous avons oublié les questions artistiques pour discuter fossiles. Quelle meilleure parabole de la mémoire et des strates ? Elle m'avait également conté son expédition dans le désert égyptien où elle avait déniché un fragment de météorite. C'est dans le minuscule que réside l'infini. J'avais été intrigué par la complexité de son rapport à l'acte de collectionner, comme une forme de sagesse et d'introspection, quand il revêt chez moi les nippes de la boulimie et de l'accumulation. Plus tard, je ressassais les questions sur le temps et l'espace qu'elle m'avait esquissées, je les appliquais aux œuvres qu'elle m'avait présentées, à ses projets, je me replongeais dans Lao Tseu que j'ai admiré jeune homme, moins pour ses idées, qui me restent couvertes d'un voile, que pour sa poésie. Malgré tous les efforts que je peux consentir, la pensée orientale serait-elle trop évanescence et subtile pour un esprit aussi européen que le mien ? Je suis comme l'écureuil ébloui par la lune, sans doute charmé par sa beauté et sa lueur, mais incapable de saisir exactement de quoi il retourne. J'aime l'œuvre de Min Jung-Yeon sans pouvoir pleinement expliquer pourquoi. Doit-on toujours poser les mots justes ou conserver dans les interstices nos tempéraments inconciliables ? Comme une langue composée de caractères et d'idéogrammes inconnus, je me contente d'écouter sa musique et de louer ses mystères.

Numa Hambursin

Juillet 2019